

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 20 (1882)  
**Heft:** 14

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186947>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

dâi fotu-bêtès po clliâo pliâcès, et cein montrè qu'on a onco dâi lulu dè sorta. Et po lo militéro ! coumeint diablo on étâi fiai lè z'autro iadzo, dâo teimps dâi revuès, quand on vayâi on galé caporat âo bin on sergent et qu'on poivè derè : césiquie, l'est dè noutron veladzo !

N'y a pas tant qu'âi z'écendiés, qu'on étâi fiai d'avâi 'na pompa à fû que poivè piellâ pe hiaut què lè z'autrès, âo bin que fasâi razâ cllia dein quiet on vouedivè; assebin coumeint on sè branquâvé po pompâ, po tâtsi que la pompa que no vouedivè dedein ne pouessè pasourni à mésoura; vo dio : on étâi tot crâno d'être dè son veladzo.

Lâi a on part d'ans, l'avâi bourlâ à B..., et lè pompès dâi veladzo vesins lâi étiont z'uès, coumeint dè justo. Cllia dè E... que s'étâi messa ein route, s'étâi reveriâ, po cein que lo fû étâi on bocon liein; mâ caquiès citoyeins dè E... alliront tot parâi tant qu'à B... et puront onco sauvâ quasu tota la granna que sè trovâvè dein lo grenâi de 'na mâison que bourlâvè, que furont bin remachâ pè clliâo dè B...

Caquiès teimps après, dâi citoyeins dè B... et dè clliâo dè E... sè reincontriront à 'na faire et alliront bâirè demi-pot, coumeint bin vo peinsâ; et tot ein déveseint de çosse et dè cein, revegniront à parlâ dè cé fû.

— Eh bin, honneu à vo, se fe ion dè B... à clliâo dè E..., vo z'êtès dâi crâno citoyeins, resolut, et vo no z'âi fé on rudo servico; assebin se per hazâ vegnâi à bourlâ per tsi vo, vo pâodè comptâ sur no, et ne sarein pas dâi derrâi po vo portâ séco.

— Pâo ! se lâo repond on gaillâ dè E..., qu'étâi on bocon allumâ et que sè peinsâve que n'y ein avâi min coumeint clliâo dè E..., crâidè-vo qu'on ne sâi pas fotu dè fère on écendie sein vo !

Un de nos abonnés vient de nous prêter un volume édité par la librairie Tresse, à Paris, *Saynettes et monologues*, contenant divers morceaux d'une piquante originalité, témoin celui qui a pour titre : *Un coin*, par M. Armand Silvestre, auquel nous nous permettons d'emprunter quelques passages pour l'amusement de nos lecteurs, dont plusieurs, sans doute, voudront lire l'ouvrage entier :

« Je suis célibataire... célibataire et bien élevé. — Si j'ajoute cela, c'est pour ne pas vous laisser croire que ce soient mes mauvaises façons qui m'aient interdit l'entrée du temple de l'Hymen... non ! Mon respect m'a suffi; je me connais et je me suis trouvé indigne : voilà tout ! Je me console de la sollicitude inhérente à mon état (ça se dit toujours) en voyageant. Un homme seul qui ne laisse rien sur ses talons, qui porte tout avec soi comme le sage, n'a rien de mieux à faire qu'à courir le monde.

Je passe donc la moitié de ma vie à me mettre en route et l'autre à revenir. Ce sera ainsi jusqu'à mon dernier voyage, pour lequel je prendrais bien inutilement un billet d'aller et de retour. Seulement, jusque-là, comme j'aime fort mes aises, je m'arrange pour pérégriner toujours aussi confortablement que possible. Ainsi, il me faut toujours une casquette de soie, ma gourde de cordial, mon petit pâté de gibier dans ma sacoche, un bon roman comme on en fait maintenant avec des des-

criptions de Paris, pour m'endormir, mais avant tout, quand je dois passer la nuit, il me faut mon coin.

Ce n'est pas uniquement parce qu'on y est mieux assis qu'aux autres places qui coûtent le même prix, et qu'il est toujours doux de profiter d'une injustice, ni parce qu'on y est mieux calé que contre les oreilles de crin du milieu de la voiture. Non ! je ne suis pas une âme sans poésie, et c'est pour moi un grand plaisir de voir le paysage courir comme s'il voulait toujours aller se mettre à la queue du train. Je ne suis pas insensible aux beautés de la nature, et quand un rayon de lune mêle quelque fantastique à ces réalités, je me sens, tout comme un autre, poussé à une mélancolie pleine de charme.

En partant hier pour Grenoble, je m'étais précipité à ma place préférée, le coin à droite, dans le sens du mouvement. J'avais immédiatement roulé une cigarette pour effrayer les dames, obstrué tous les coussins de ma valise, de ma couverture, de mon chapeau, de mon parapluie et, heureux effets de ma ruse ! chaque voyageur qui s'était glissé jusqu'à la portière avait reculé devant ces barricades. L'homme d'équipe avait bruyamment abaissé le loquet inférieur, la cloche sonnait aux retardataires, j'étais sauvé ! O nuit incomparable de contemplation et de rêverie ! Une lune superbe ! Un train express ! Comme les arbres affolés allaient fuir sous les étoiles !

Tout à coup, j'entends un misérable employé dire juste sous ma fenêtre :

Par ici, monsieur et madame, par ici, il y a de la place.

Mon loquet fut violé et un couple essouffé se rua dans ma thébaïde.

La femme me parut charmante, l'homme affreux ; c'est dans l'ordre des choses, et, sans m'appesantir sur cette antithèse, je les laissai avec indifférence s'installer à l'autre bout du compartiment. Madame s'étendit à gauche, monsieur s'étala à droite et mit ses pantoufles sans m'en demander la permission, ce qui me parut léger. Mais je ne me vengeai pas en tirant les miennes de ma couverture, parce que, je vous l'ai dit plus haut, je suis bien élevé. Je me contentai d'avoir pitié de la pauvre créature condamnée à vivre avec un tel rustre. Ces gens étaient d'ailleurs silencieux et je me décidai à ne plus regarder de leur côté pour me faire au moins l'illusion de la solitude. O nuit charmante encore de méditation et d'extase ! Il me sembla cependant qu'un petit nuage avait passé sur la lune et que le froid allait donner des rhumatismes aux arbres.

« Par ici, monsieur et madame, par ici, il y a encore de la place, mais dépêchez-vous ! »

Encore sous ma fenêtre, et toujours ce misérable employé !

Cric ! crac ! la portière s'ouvre de rechef et un second couple, plus essouffé encore que le premier, jaillit juste sous mon nez. La femme était jolie, l'homme épouvantable ! C'est la règle, et puis qu'est-ce que ça me faisait ! Une lutte effroyable, titanesque, s'engageait dans mon cerveau entre mes sentiments bien connus de délicatesse et l'amour de mes aises.

Car, suivez avec moi, je vous prie : si je gardais mon coin, ma nouvelle voisine, pour avoir le sien, était forcée de me faire vis-à-vis, et son mari, pour la défendre, allait s'asseoir à côté d'elle ; ou elle abandonnait cette place privilégiée à son affreux conjoint, pour subir, de l'autre côté, une oppression égale ; ou elle s'asseyait près de moi et je voyais ce drôle s'abandonner aux délices d'un sybaritisme insolent, mollement couché comme Tityre, pendant qu'elle et moi !... Oh ! non ! infliger de tels supplices à un sexe que j'ai tant respecté, jamais ! L'amour de mes aises roulait dans la poussière. Mes sentiments de délicatesse bien connus avaient vaincu. En moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour

vous raconter cette bataille, j'avais cédé mon coin et l'homme épouvantable était assis à ma gauche, sans même m'avoir dit merci.

Je ne me faisais pas d'illusions, ma nuit était perdue. La lune avait disparu dans un nuage et les arbres avaient la goutte. Une seule fois je tentai de regarder par la portière, en tournant la tête comme ça ; — mais le profil de mon odieux voisin se mêla si ridiculement aux lignes du paysage que je reculai épouvanté. Imaginez-vous que de hautes futaies semblaient s'élaner de son crâne ; que ses sourcils balayaient l'azur du ciel devant eux et qu'à un moment où la lune subitement dégagee était découpée par son nez, je crus voir le corbeau de la fable tenant à son bec un fromage de lumière. J'aurais regardé un peu plus longtemps que je serais devenu fou.

De désespoir, je me retournai vers mes premiers bourreaux à l'autre extrémité du wagon. Ceux-là ne gênaient pas ma vue, allongés qu'ils étaient dans des poses inégalement gracieuses, madame comme une fleur fauchée, monsieur comme un potiron. Mais ils avaient eu l'attention délicate de baisser les rideaux de leur côté pour m'agrandir les horizons. C'était complet. Il me restait pour toute ressource la série des torticolis qu'on contracte en tentant de dormir le long des oreilles de crin qui ne simulent des coins que pour les gens naïfs. Je l'abordai franchement et me préparai une bonne courbature pour le lendemain. — Mais au moins, pensai-je, si ces deux rustauds ont feint de ne pas apercevoir la galanterie exquise de mon procédé, s'ils se sont bien gardés, les jaloux ! de le faire remarquer à leurs femmes, celles-ci me rendent intérieurement justice, et le parallèle qui s'établit dans leur cerveau, entre ma personne et celles de leurs malotrus d'époux, ne saurait être que flatteur pour moi. J'ai le dos brisé, mais ma conscience n'a pas fléchi. Aïe ! c'est en voulant me retourner... Mais il est doux de souffrir pour une moitié du genre humain si incomparablement plus belle que l'autre... Ouf !... c'est dans les reins... mais quel délicieux martyre ! Faisons semblant de dormir, tout en souffrant pour mieux respecter leur sommeil. O voluptés du sacrifice ! Tiens, la jolie femme qui me fait vis-à-vis est réveillée ; elle s'approche de son mari, mon abominable voisin, elle lui parle tout bas, elle me désigne du regard. C'est canaille, mais j'écoute.

« — Pauvre chéri ! demande donc à cet imbécile-là, s'il descendra bientôt, que tu puisses t'étendre ! »

Et maintenant, célibataires mes frères, cédez votre coin, si ça vous amuse. Moi, je me marie uniquement pour vous le prendre et vous faire traiter d'imbéciles par ma femme après.

**Opéra.** — M. Fournier vient d'arriver avec une troupe lyrique, à la composition de laquelle il a mis tous ses soins. Nous avons donc tout lieu de croire que ce directeur, qui s'est si bien acquitté de sa tâche l'année dernière, connaît suffisamment les goûts artistiques de notre public pour s'être mis en mesure d'obtenir, cette fois encore, les mêmes succès. Il faut cependant ajouter que, dans une entreprise aussi difficile, ces succès dépendront en grande partie de l'appui que les Lausannois lui prêteront. Une série d'abonnement à 12 représentations est offerte aux amateurs.

Le début de la troupe aura lieu lundi 10 avril, par la représentation de : **LA JUIVE**, grand opéra en 5 actes, musique de Halévy. Rideau à 7 3/4 h.

#### Choses et autres.

Paul raconte qu'à la chasse il a été victime de la maladresse d'un ami qui lui a envoyé un coup de fusil dans les reins.

— Figurez-vous, ajouta-t-il, que si j'avais été tourné de l'autre côté, c'est peut-être un cadavre qui vous parlerait en ce moment.

— Papa, dit un jeune collégien à son père, qu'est-ce donc qui distingue la civilisation de la barbarie ?

— C'est bien simple. La civilisation consiste à tuer son ennemi à 6000 mètres, avec un boulet de canon, et la barbarie à lui couper la tête avec un sabre.

Dialogue entre un professeur de mathématiques et son élève :

— De 6 ôtez 3 ?

— M'sieu, je ne sais pas.

— Voyons : tu as 6 pommes, je t'en demande 3, combien t'en reste-t-il ?

— Il m'en reste 6.

— Mais non, puisque je t'en demande 3.

— Oui, mais moi, je ne vous les donne pas.

Un pêcheur se dispose à jeter ses filets dans la rivière.

Survient un gendarme.

— Je vous prends en flagrant délit et dresse procès-verbal.

— Mais, j'ai une autorisation verbale.

— Alors, montrez-la.

On nous communique une prescription médicale délivrée l'autre jour par un mège de notre beau canton de Vaud, et en tête de laquelle nous lisons :

« Recettes contre la Pituite du Cœur et la Pituite du cerveau ; et Pour Purger le sang et la bile et les poumons et Pour fortifier la Poitrine et le sang le tout Ensemble à la Longues. »

Puis vient la désignation des médicaments, suivie de cette recommandation :

« Emboire Un 1/2 verre tout les Matin ajeun agité la bouteille chaque fois Prandre à la Pfarmasie. 30. 4. 82. »

Entre hommes politiques :

— Moi, je voudrais qu'on se plaçât sur un terrain de conciliation.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Dame, les terrains de conciliation sont des...

— Oui, j'entends : des terrains vagues !

**Papeterie L. Monnet.** — Psautiers. — Enveloppes électorales. — Cartes de visite, de fête, de convocation, de bal, etc. — Registres, copie de lettres ; presse à copier. — Impression des entêtes de lettres et d'enveloppes.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>e</sup>